

Livres&idées

ROMAN De l'Inquisition au franquisme, en passant par le nazisme, cette magistrale chronique catalane récapitule la violence qui mine l'humanisme européen au fil des siècles

Pavane pour une défunte

CONFITEOR

de Jaume Cabré

Traduit du catalan par Edmond Raillard

[Actes] Sud, 784 p., 29 €

Mordre dans un vaste récit sans craindre le fruit desséché, puis goûter au charme d'une pulpe inépuisable : voilà l'impression rare et si satisfaisante pour l'esprit que procure la lecture de *Confiteor*, narration magistrale, roman monde, intégral, absolu. Tout y tourne autour d'un violon, de son bois très ancien, de sa fabrication à Crémone au XVIII^e siècle, du crime originel qu'il suscite à Paris, de la malédiction qui s'attache à lui, avec un détour effroyable par Auschwitz, jusqu'à la fascination répulsive que provoque cet instrument funeste au son incomparable, chez le narrateur, dans la Barcelone franquiste d'après-guerre. Tout pivote amplement, donc rien n'est linéaire dans cette spirale qui trempe dans l'Inquisition et se déploie jusqu'en une maison de retraite où notre chroniqueur, universitaire brillant, polyglotte et transdisciplinaire, échoue, terrassé par la maladie d'Alzheimer, au moment d'achever son mémorial profus. Celui-ci s'adresse à la femme trépassée de sa vie révolue. Il brosse un tableau immodéré de secrets familiaux névrotiques – établis par un père tyrannique secondé par une mère glaciale –, tout en remontant le cours de l'histoire afin d'établir la généalogie des sauvageries européennes depuis cinq ou six siècles.

L'un des multiples personnages épi-
sodiques de ce maelström de papier où le lecteur se retrouve toujours, le prêtre slovène Gradnik – beaucoup d'hommes d'Église en ce monde privé de foi où

pèse la religion –, donne la clé du roman : ayant rejoint en 1941 des partisans opposés à la Wehrmacht, il pense avoir décelé le Mal absolu : « *La guerre exacerbe la partie la plus bestiale de la nature humaine. Mais le Mal préexiste à la guerre et ne dépend d'aucune entéléchie, il dépend des êtres humains.* » La méditation philosophique laisse à la fiction le soin d'imposer son tempo sans relâche. Pistant la nocivité de l'espèce humaine à travers un espace-temps composé tel un collage, *Confiteor* explore des cycles d'histoire à la fois tragiques, baroques et portés par un inaltérable suspense, tant les énigmes finissent par se dissiper – si bien que, dans un *da capo* particulier aux seules œuvres d'un Proust ou d'un Musil, le lecteur se prend à relire le début pour s'en délecter une fois la fin atteinte et l'ensemble compris dans toute sa richesse...

Jaume Cabré, né en 1947, dans ce roman monstrueux et parachevé, invente davantage qu'un style ou un mode d'expression : comme une langue même, somptueusement rendue par la traduction d'Edmond Raillard. C'est une polyphonie éperdue mais sertie, avec, au sein même des phrases, de brusques sautes de la première à la troisième personne du singulier, des interruptions qui pilent net, des interventions extravagantes (les jouets flanquant le narrateur depuis sa prime enfance : un Indien qui dit « *Hugh* », un shérif qui crache) ; avec des bifurcations d'histoires, des dédoublements d'intrigues, des personnages qui butent soudain les uns sur les autres,

Une kyrielle de figures, plus troublantes et incarnées les unes que les autres, oscille entre la fidélité et la culpabilité, prospectant la rédemption, l'amour et l'art.



BAPTISTE MOLLERERAS / PLAINPICTURE

Tout tourne autour d'un violon, de son bois très ancien, de la malédiction qui s'attache à lui...

de l'Allemagne à l'Afrique en passant par le Vatican, telles des parallèles qui viendraient à se croiser. L'auteur s'amuse à créer des pièces à conviction controuvées (la notice biographique du héros dans la quinzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica!*), histoire de nourrir la réflexion sur le faux et l'imposture...

Une kyrielle de figures, plus troublantes et incarnées les unes que les autres, oscille entre la fidélité et la culpabilité, prospectant la rédemption, l'amour et l'art. Celui-ci tire seul son épingle du jeu, échappant à la cruauté des vengeances, des instincts, des pulsions, des coups de théâtre et des prédatons. La musique en particulier, basse

continue et obstinée, accompagne une telle auscultation des enfers, qui s'interroge toutefois sur « *ce que veut dire la beauté et pourquoi l'humanité la poursuit depuis des siècles* ». Le narrateur – nommé Adria, peut-être en référence à l'Adrian Leverkühn du *Docteur Faustus* de Thomas Mann –, dans sa course contre les défaillances de la mémoire, trace un cercle de feu autour de la barbarie, à laquelle il n'échappera pas, mais dont *Confiteor* semble vouloir soustraire chacun de ses lecteurs. Souhaitons-les nombreux, tant cette prose sur l'anéantissement s'avère riche d'un levain fondateur.

ANTOINE PERRAUD